

La construction de l'invisibilité

Micheline Dumont

Volume 42, Number 4 (250), November 2000

Masculin/Féminin : quelle différence?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32687ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dumont, M. (2000). La construction de l'invisibilité. *Liberté*, 42(4), 9–17.

La construction de l'invisibilité

Micheline Dumont¹

*Dans le discours philosophique, la femme
n'est sujet qu'en restant objet*

Geneviève Fraisse²

À l'heure où l'histoire a envahi tous les écrans et s'est im-
miscée dans toutes les proses, il importe de rappeler une
évidence :

*Le même mot, en français, en anglais, en allemand,
s'applique à la réalité historique et à la connaissance que
nous en avons. Histoire, history, Geschichte désignent à la
fois le devenir de l'humanité et la science que les hommes
s'efforcent d'élaborer de leur devenir³.*

Entre les deux, un abîme que la perspicacité humaine ne
réussira jamais à combler. Entre les deux aussi, le rapport puis-
sant que la conscience du passé établit avec l'existence histori-
que et qui suscite la question du sens. Entre les deux enfin, le
magistère de l'écriture. La différence des sexes est inévitable-

¹ Historienne, professeure émérite de l'Université de Sherbrooke.

² *La différence des sexes*. Paris, PUF, 1996, p. 7.

³ Raymond Aron, *Dimensions de la conscience historique*, Paris, Plon, 1964, p. 5.

ment une réalité aussi vieille que l'Histoire de l'humanité. Mais la science historique vient tout juste de s'en préoccuper. Au cœur même de l'activité historique, ce n'est pas la réalité de la différence entre les sexes qui a été pressentie, mais la véhémence d'un discours qu'il faut bien qualifier d'androcentrique.

L'ambiguïté du terme « histoire » a mis du temps à être reconnue. La connaissance que nous avons du passé s'est modifiée au cours des âges et s'est modelée sur les modèles disponibles du discours lui-même. Mieux, pendant plusieurs siècles, on a confondu la connaissance avec la réalité. L'histoire commençait avec l'écriture, croyait-on, refoulant hors de l'historicité les premières générations de l'humanité, auxquelles « notre arrogance refuse des perceptions semblables aux nôtres », nous rappelle Marguerite Yourcenar⁴. Ces longs millénaires commencent à peine à nous dévoiler les images de leur déroulement. Ils constituent l'Histoire tout autant que les décennies récentes. Un préjugé tenace s'obstine toutefois à faire débiter l'Histoire avec la « civilisation », avec le patriarcat, avec l'écriture qui impose sa force discursive. Un autre préjugé tout aussi tenace a longtemps laissé croire que ce qui était écrit était vrai.

Construction de l'invisibilité historique des femmes

L'histoire écrite se révèle la plus ancienne de cette portion du savoir que nous nommons désormais les sciences humaines. Se libérant des mythes originels, imposant les exigences de la rationalité, l'histoire prend divers visages, tour à tour discours, enquête, récit, explication. L'histoire fait partie des neuf disciplines élevées par les Grecs au panorama de la connaissance et des arts. Clio, comme ses sœurs les muses, est fille de Zeus lui-même et de Mnémosyne, titanide dépositaire de la mémoire. Or, quand apparaissent les premiers historiens, ces derniers imposent une définition, un contenu, une tradition. « Jusqu'à une date récente, l'histoire a été définie de manière telle qu'elle a seulement inclus les aspects de l'activité humaine qui constituent l'ac-

⁴ *Archives du nord*, Gallimard, 1977. Édition « Le labyrinthe du Monde », tome 2, 1988, p. 21.

tivité des hommes : la guerre, la diplomatie, la politique, les affaires⁵. » Les premiers textes viennent au surplus fixer les normes des grandes civilisations patriarcales, celles qui ont justement établi les bases de la subordination des femmes. Hérodote présente comme l'envers de la norme les nations où hommes et femmes exercent des rôles différents : « Chez eux [les Égyptiens], ce sont les femmes qui vont au marché et font le commerce de détail ; les hommes restent au logis et tissent⁶. » Plutarque présente une galerie de femmes illustres, mais dans le but évident de faire ressortir la nécessité de la soumission et des vertus morales des femmes, épouses et mères. La philosophie, le droit se chargent de justifier l'« évidence » de l'incapacité des femmes, les refoulant à la marge de l'« historisable ». Guerres, exploits, révolutions, lignées, institutions, complots, assassinats, peuplent les récits antiques pour convaincre, plaire, exalter, justifier, enseigner. Tous les ouvrages partagent le même dénominateur : ils établissent l'invisibilité historique des femmes.

La pensée occidentale s'est donc trouvée à documenter ad nauseam la différence entre les sexes. Le masculin ne fait pas problème : il s'est constitué sujet du savoir. C'est le féminin qu'il importait de qualifier. La philosophie antique, tentant de définir le féminin, se caractérise « par le souci de classer la différence sexuelle en rapport avec d'autres types de différences et par la tendance à réduire l'opposition entre les sexes non pour reconnaître aux femmes une égalité mais pour mieux relever leurs incapacités⁷ ». La femme est un homme manqué, semble nous expliquer Aristote. Le droit romain *superposa* sur cette construction à la fois métaphysique et biologique, le concept de *fragilitas sexus*. La tradition judéo-chrétienne couronna le tout avec le mythe de la faute originelle, imputable à la première femme. Au surplus, la rationalité disparut de l'histoire écrite car « l'Église se dressa victorieusement, [après la victoire de Constantin] pour réaffirmer, avec une autorité rehaussée, le modèle évident de

⁵ Carl Degler, *Is there a history of women?* Oxford, Clarendon Press, 1975, p. 5.

⁶ Hérodote, *Histoires*, Livre 11, p. 35-37.

⁷ Pauline Schmidt-Pantel, « Texte de présentation à "Philosophie du genre" », dans *Histoire des femmes en Occident*, Tome 1, Plon, 1992, p. 64.

l'intervention divine dans l'histoire, l'élimination impitoyable des déviations⁸ ». L'édifice était complet : l'histoire n'avait qu'à documenter les variations infinies du modèle. La philosophie, le droit et la théologie ont ainsi constitué les trois piliers d'un discours androcentrique, qui a servi de cadre conceptuel au déroulement de la vie de l'humanité. La réalité a été filtrée à travers cette grille et l'histoire écrite n'a jamais tenu compte de l'ensemble de la réalité. Elle a été la création d'une minorité qui s'en est servie pour justifier et imposer sa domination. Ce que les femmes ont fait et dit a été laissé de côté et jugé insignifiant. L'histoire s'est avérée partielle : elle a oublié le plus souvent les femmes. Elle est aussi partielle : elle n'a présenté que le point de vue des hommes, tout en le considérant comme objectif et universel. Posé comme sujet, le masculin a construit sa vision du monde. Défini comme objet, le féminin a été modulé selon les critères changeants du savoir masculin.

Il serait fastidieux de reprendre toute l'historiographie occidentale : elle se déroule comme une longue démonstration de l'incapacité historique des femmes. Non seulement n'ont-elles pas d'histoire, mais surtout, elles ne font pas l'histoire et elles ne provoquent pas les changements qui justifient l'interrogation historique. La différence des sexes a le statut d'un fait de nature, immuable, incontestable, qui ne saurait intervenir dans les événements jugés dignes de mémoire.

Mais les livres d'histoire tenaient souvent davantage de la littérature et de la philosophie que de la science. Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour que l'histoire se dote d'une méthode rigoureuse : la critique des sources. L'école méthodique réalise alors une véritable rupture épistémologique en écartant le providentialisme chrétien, le progressisme rationaliste et surtout en exigeant la nécessité des preuves documentaires. La constitution de la méthode historique, au tournant du siècle, en établissant le paradigme du document écrit et en imposant les critères de la science, allait faire disparaître les femmes encore plus ferme-

⁸ Arnaldo Momigliano, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983, cité dans Guy Bourdè et Hervé Martin, *Les écoles historiques*, Seuil, 1989, p. 38.

ment puisque les femmes n'avaient jamais été détentrices des hauts lieux de l'écriture et des théories scientifiques. Tous les livres que quelques-unes d'entre elles avaient écrits avaient disparu dans l'épaisseur de la poussière. La géniale Christine de Pisan, qui justement avait proposé la première critique des théories foisonnantes sur les femmes, dans *La cité des Dames*, était jugée par Gustave Lanson, « la première de cette insupportable lignée de femmes auteurs ». Lucides, Georges Sand et Georges Elliot signaient d'un nom d'homme, les livres qu'elles publiaient. Myopes, les historiens n'ont pas vu de femmes dans les archives. Au surplus, l'histoire scientifique, que d'aucuns estimaient « objective », s'est produite au moment même où l'enseignement de l'histoire se généralisait, rendant les conceptions primitive et classique largement diffusées. Les fillettes qui vont à l'école apprennent, en même temps que le récit officiel, qu'elles ne sont même pas figurantes dans le déroulement des siècles. « Être désappropriée de l'histoire, c'est peut-être finalement l'histoire la plus importante et la plus ordinaire qui arrive aux femmes », écrit Arlette Farge⁹.

Les grandes révolutions du XIX^e siècle, politique, industrielle, démographique, intellectuelle ont toutefois brouillé les anciennes certitudes en proposant de nouvelles questions. D'abord, le pouvoir venait désormais du peuple. Les femmes font-elles partie du peuple ? Ensuite, la production industrielle démultipliait la richesse des nations. Les femmes, dont le labeur avait toujours été indispensable, ont-elles le droit de travailler hors du foyer domestique ? Enfin, l'humanité semblait en marche vers le progrès. Les femmes peuvent-elles donner leur opinion sur la direction à prendre ? Ayant répondu par l'affirmative à ces trois questions, quelques femmes ont lancé le mouvement féministe et ont tenté de se poser en sujets de l'histoire, en individus*, en citoyennes. Mais la science s'est chargée de leur rabattre le caquet. La philosophie, la médecine, la psychanalyse naissante ont formulé au goût du jour de nouvelles théories. Quant à la nouvelle histoire savante des dernières décennies, celle justement qui voulait faire apparaître les anonymes dans l'histoire, en

⁹ « L'histoire ébruitée », dans *L'histoire sans qualité*, Paris, Galilée, 1979, p. 16.

* ndlr : choix orthographique de l'auteure.

révélant chichement le destin des femmes, l'exploitation, l'inégalité et surtout la permanence d'une condition, d'un rôle qui va de soi ; cette nouvelle histoire donc, a renforcé l'image collective que les femmes avaient d'elles-mêmes.

Le genre de l'histoire, le genre dans l'histoire

On doit à l'épistémologie féministe, la perspective d'analyse qui permet de sortir du cercle vicieux. Depuis un quart de siècle, l'histoire des femmes a tenté de diverses manières de réintroduire les femmes dans l'histoire. Une pensée acérée, importante, considérable s'est développée de chaque côté de l'Atlantique, sur la différence des sexes comme sur l'activité historique. Un nouveau prisme existe dorénavant, à côté de l'ancien, pour interpréter la réalité sociale et historique. Prisme que la majorité des chercheurs rejettent avec condescendance comme entaché d'idéologie. La vérité est que s'ils s'approprièrent cette pensée, ils concevraient le caractère ontologiquement idéologique de leurs propres théories.

Nous devons à une historienne américaine, Joan Wallach-Scott, un cadre théorique de la différence sociale des sexes. « Le genre, écrit-elle, est un élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier les rapports de pouvoir¹⁰. » Quatre éléments sont nécessaires pour définir cette conception du genre : des symboles, des concepts normatifs, les institutions et l'organisation sociale, mais aussi les processus variés de la construction de l'identité subjective, qui sont toujours marqués par le cadre social ambiant. Aucun d'entre eux ne peut opérer sans les autres.

Le genre est un champ premier au sein duquel ou par le moyen duquel le pouvoir est articulé. Le genre n'est pas le seul champ, mais il semble avoir constitué un moyen persistant et récurrent de rendre efficace la signification

¹⁰ Joan Wallach-Scott, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », dans *Les Cahiers du Grif, Le genre de l'histoire*, n° 37-38, Éditions Tierce, 1988, p. 141.

*du pouvoir dans l'Occident, dans les traditions judéo-chrétienne et islamique*¹¹.

Les possibilités qu'offre ce cadre conceptuel pour réinterpréter toute l'histoire, et notamment l'histoire politique sont immenses. Mais le champ à défricher est illimité et les ouvrières beaucoup trop rares. Dans la collection *Histoire des femmes* publiée par Plon, entre 1992 et 1994, plus du tiers des chapitres concernent les théories masculines sur les femmes, et un nombre infime de textes utilisent le cadre du genre pour réinterpréter les événements de l'histoire traditionnelle.

En effet, cette conception du genre – les multiples rapports sociaux du sexe – permet d'éclairer justement cette zone d'ombre qui a échappé à toutes les enquêtes antérieures. Car c'est tout le champ historique qu'il faut capter sous les projecteurs, et non pas seulement les actrices du quotidien ou de l'exceptionnel. Il faut interroger le genre des normes, des institutions, des symboles. Il faut comprendre que c'est la théorie politique qui a construit l'exclusion politique des femmes, au moment des grandes révolutions de l'ère moderne. Il faut voir que les guerres sont souvent l'exacerbation des valeurs masculines. Il faut rappeler pourquoi le viol est une arme de guerre, que même Soljenytsine trouvait « normale ». Il faut rappeler aussi que la métaphore du viol constitue la base de l'entraînement militaire des soldats. Il faut saisir que la révolution industrielle a rendu le travail salarié des femmes illégitime et malsain, tout en rendant le travail des femmes dans l'espace domestique invisible et gratuit. Il faut illustrer la longue exclusion des femmes de l'accès aux différents niveaux d'instruction. Il faut voir précisément où se situait, à chaque époque, le partage des rôles sociaux :

C'est justement sur ce partage entre le masculin et le féminin que le silence de l'histoire s'est abusivement fait. De ce silence, le masculin est ressorti vainqueur, inscrit dans la manière noble du tissu événementiel historique, pendant que le féminin disparaissait deux fois ; une pre-

¹¹ Joan Wallach-Scott, op. cit., p. 143.

*mière fois sous la domination effective du pouvoir masculin et par sa lente soumission à un rôle désigné. Et une seconde fois, caché par le souvenir encombrant dont dispose la mémoire politique et collective, et qui volontairement fait uniquement surgir de l'ombre l'événement masculin, son avènement*¹².

En histoire, tout est à recommencer.

L'histoire des conceptions de la différence des sexes

Et depuis que tout est historisable, même les théories de la différence sexuelle ont été passées au crible de la recherche historique. Un historien américain, Thomas Laqueur, a publié un ouvrage remarquable *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident* qui bouleverse notre appréhension de la question. En effet, Laqueur démontre que depuis que l'humanité s'interroge sur la différence sexuelle, voire sur la variance sexuelle (et seules nous sont connues les réponses qui ont été fixées dans un texte écrit, ce qui laisse entièrement ouvert, ce qu'hommes et femmes ont pensé durant plusieurs millénaires !), on est passé d'un modèle du sexe unique à un modèle de deux sexes parfaitement opposés. À la suite d'Aristote et de Galien, la science

fonde le modèle du sexe unique, qui sera dominant jusqu'au XVIII^e siècle et dans lequel le genre définit le sexe : hommes et femmes sont rangés suivant leur degré de perfection métaphysique, le long d'un axe dont le sommet de perfection est occupé par l'homme. Au plan anatomique, nulle différence d'organes entre hommes et femmes, sinon que ceux des femmes sont à l'intérieur du corps, non pas à l'extérieur. Le genre est donc un fait immuable de la nature, dicté par la hiérarchie parfaite du cosmos : le sexe, un effet de conventions, permettant de distinguer utilement dans l'unicité de l'anatomie. Au XVIII^e siècle émerge l'autre modèle de la différence sexuelle : le modèle des deux sexes, dans lequel, au contraire du premier, le

¹² Arlette Farge, *op. cit.*, p. 19-20.

*sexe définit le genre : parce que, au niveau de l'anatomie comme de la physiologie, femmes et hommes sont incomparablement différents, les genres définissent dès lors qualités, vertus et rôles selon des racines biologiques. Le sexe est un fait immuable de nature ; le genre, un effet du déterminisme biologique dans l'univers des conventions culturelles, politiques, artistiques et sociales*¹³.

La soi-disant révélation de Masters et Johnson, il y a trente ans, que l'orgasme féminin est presque entièrement clitoridien

*eût été un lieu commun pour n'importe laquelle des sages-femmes du XVII^e siècle et les chercheurs du XIX^e siècle avaient accumulé sur la question une masse de détails. Une grande vague d'amnésie déferla sur les milieux scientifiques vers 1900 au point que dans la seconde moitié du XX^e siècle, on devait saluer comme révolutionnaires des vérités séculaires*¹⁴.

Le paradigme freudien, au mépris du réel, avait réussi à imposer sa construction théorique. De sorte que Laqueur se voit obligé de conclure : « La substance du discours de la différence sexuelle ignore l'entrave des faits et demeure aussi libre qu'un jeu de l'esprit¹⁵ ».

ooo

La boucle est bouclée. Entre l'histoire/discours et les théories de la différence de sexes, la réalité, elle, continue de résister à toutes les entreprises discursives. Et face au message puissant du cinéma, qui en est encore resté à l'histoire/bataille et aux poncifs les plus éculés de la différence des sexes, et qui meuble désormais l'imaginaire historique des foules, l'entreprise de déconstruction décourage les plus hardies.

¹³ Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1990, quatrième de couverture. L'édition originale américaine date de 1988.

¹⁴ T. Laqueur, *op. cit.*, p. 270.

¹⁵ T. Laqueur, *op. cit.*, p. 282.